

Katharine McGee

# Inaccessibles

La tour aux mille étages, tome 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Isabelle Troin*



Titre original : *The Thousandth Floor*

Copyright © 2016 by Alloy Entertainment and Katharine McGee. Tous droits réservés.



alloy**entertainment**

Produced by Alloy Entertainment, LLC

© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française  
118, avenue Achille-Peretti – CS70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.lire-en-serie.com](http://www.lire-en-serie.com)

*Pour Lizzy*



## Prologue

Novembre 2118

Les rires et la musique s'éteignaient peu à peu au 1000<sup>e</sup> étage tandis que la fête se délitait et que même les plus bruyants des invités gagnaient les ascenseurs d'un pas titubant pour rentrer chez eux. Les fenêtres sol-plafond formaient encore des rectangles d'obscurité veloutée alors que le soleil se levait au loin, peignant l'horizon d'ocre, de rose pâle et d'or nacré.

Puis un cri déchira brusquement le silence comme une fille dégringolait dans le vide, son corps chutant de plus en plus vite.

Dans trois minutes précisément, elle percuterait le ciment impitoyable d'East Avenue. Mais à ce moment précis, avec ses cheveux qui claquaient au vent telle une bannière, la soie de sa robe qui ondulait autour de ses courbes et sa bouche rouge vif figée en un parfait O de stupeur, elle était plus belle que jamais.

On dit que, juste avant de mourir, les gens voient défiler toute leur vie devant leurs yeux. Mais tandis que le sol se précipitait à sa rencontre, la fille ne put penser qu'aux dernières heures qui venaient de s'écouler, au chemin qu'elle avait pris et qui s'achevait ici. Si seulement elle ne lui avait pas parlé. Si seulement elle n'avait pas été aussi bête. Si seulement elle n'était pas montée jusque-là.

Quand le surveillant de quai trouva ce qui restait de son corps et envoya d'un doigt tremblant son rapport d'incident, il ne savait qu'une chose : cette fille était la première personne à tomber de

la Tour depuis vingt-cinq ans qu'il travaillait là. Il ignorait qui elle était et comment elle avait pu avoir accès à l'extérieur.

Il n'aurait su dire si elle était tombée par accident, si quelqu'un l'avait poussée ou si, écrasée par le poids de ses propres secrets, elle avait décidé de sauter.

## Avery

Deux mois plus tôt

– J’ai passé une super soirée, déclara Zay Wagner en raccompagnant Avery Fuller jusqu’à la porte du penthouse de sa famille.

Ils étaient descendus à l’Aquarium de New York, au 830<sup>e</sup> étage, et avaient dansé dans la douce phosphorescence des bassins, parmi les visages familiers. Avery se fichait pas mal des poissons mais, comme son amie Erin le disait toujours, une soirée, c’est une soirée, pas vrai ?

– Moi aussi. (La jeune fille leva sa tête aux cheveux blond vif vers le scanner rétinien, et la porte se déverrouilla. Elle gratifia Zay d’un sourire.) Bonne nuit.

Il lui prit la main.

– Je pensais que je pourrais peut-être entrer ? Vu que tes parents ne sont pas là...

– Désolée, marmonna Avery en dissimulant son irritation sous un bâillement feint. (Toute la soirée, Zay avait inventé des excuses pour la toucher. Elle aurait dû le voir venir.) Je suis crevée.

– Avery. (Le jeune homme laissa retomber sa main, fit un pas en arrière et passa les doigts dans ses cheveux.) Ça fait des semaines que ça dure. Je vais finir par croire que je ne te plais pas.

Avery ouvrit la bouche sans qu’aucun son n’en sorte. Elle ne savait pas quoi répondre.

Quelque chose passa sur le visage de Zay – de l’agacement, de la confusion ?

– Pigé. On se voit plus tard. (Il battit en retraite vers l’ascenseur puis se retourna et la détailla une fois de plus de la tête aux pieds.) Tu es vraiment très belle ce soir, ajouta-t-il.

Les portes de la cabine se refermèrent avec un petit bruit mat.

Avery soupira et pénétra dans le somptueux vestibule de son appartement. Avant sa naissance, quand la Tour était en construction, ses parents avaient enchéri sur ce penthouse qui occupait tout le dernier étage et possédait le seul hall sur deux niveaux du bâtiment. Ils en étaient si fiers ! Avery, elle, détestait l’écho lugubre que ses pas y produisaient, les miroirs scintillants qui recouvraient chaque surface. Elle ne pouvait regarder nulle part sans croiser son propre reflet.

La jeune fille se débarrassa de ses escarpins à talons et, pieds nus, se dirigea vers sa chambre en les abandonnant au milieu du vestibule. Quelqu’un les ramasserait le lendemain – un des bots, ou Sarah si elle daignait se pointer à l’heure.

Pauvre Zay. Avery l’aimait bien : il était drôle de cette façon bruyamment pétillante qui la faisait toujours rire. Mais elle ne ressentait rien quand ils s’embrassaient.

D’un autre côté, le seul garçon qu’elle aurait vraiment eu envie d’embrasser était celui auquel elle ne pourrait jamais toucher.

Pénétrant dans sa chambre, elle entendit le doux bourdonnement du serveur domestique qui s’animait pour mesurer ses constantes et ajuster la température de la pièce. Un verre d’eau glacée apparut sur la table de chevet près de son antique lit à baldaquin – probablement à cause du champagne qui continuait à tourbillonner dans son estomac vide. Elle ne prit pas la peine de poser la question ; elle avait désactivé la fonction vocale du serveur après qu’Atlas avait quitté la ville. C’était lui qui avait sélectionné son accent britannique et l’avait baptisé Jenkins. Parler à Jenkins sans lui était beaucoup trop déprimant.

Les paroles de Zay résonnaient dans la tête d’Avery. *Tu es vraiment très belle ce soir*. Bien sûr, il essayait juste de lui faire un compliment. Il ne pouvait pas savoir à quel point Avery détestait cet adjectif. Toute sa vie, on lui avait répété combien elle était belle – ses profs, ses parents, les garçons... Ça avait perdu toute signification pour elle. Seul Atlas, son frère adoptif, savait qu’il valait mieux s’abstenir de commenter son physique.

Les Fuller avaient mis des années et dépensé des sommes d'argent considérables pour concevoir Avery. La jeune fille ne savait pas combien elle leur avait coûté au juste, mais sans doute à peine moins que leur appartement selon ses estimations. Ses parents, tous deux de taille moyenne avec des cheveux bruns et un physique ordinaire, avaient fait venir en avion depuis la Suisse les chercheurs les plus réputés du monde afin de fouiller leur matériau génétique et, parmi les millions de combinaisons de leur ADN si quelconque, trouver la possibilité unique qui avait produit Avery.

Parfois, la jeune fille se demandait qui elle aurait été si ses parents l'avaient conçue de façon naturelle, ou s'ils s'étaient contentés de filtrer les maladies potentielles comme la plupart des résidents des étages supérieurs. Aurait-elle hérité des épaules saillantes de sa mère ou des dents chevalines de son père ? Non que ça ait la moindre importance. Pierson et Elizabeth Fuller avaient payé pour cette fille-là, avec ses cheveux couleur de miel, ses longues jambes, ses yeux d'un bleu intense, l'intelligence de son père et le sens de la répartie de sa mère. Atlas disait toujours en plaisantant que son seul défaut, c'était d'être têtue.

Avery aurait bien aimé que ce soit réellement la seule chose qui cloche chez elle.

Secouant ses cheveux, elle les entortilla en un chignon lâche et sortit de sa chambre d'un pas décidé. Dans la cuisine, elle ouvrit la porte du garde-manger et tendit la main vers la poignée dissimulée qui actionnait le panneau de commande. Elle l'avait découverte des années auparavant durant une partie de cache-cache avec Atlas. Elle ne savait pas trop si ses parents étaient au courant ; de toute façon, ils ne mettaient jamais les pieds ici.

Avery poussa le panneau de métal vers l'intérieur, et une échelle descendit dans l'espace étroit du garde-manger. Empoignant à deux mains la jupe de sa robe de soie ivoire, la jeune fille se plia en deux pour s'introduire dans la cavité et commença à monter en comptant instinctivement les marches en italien, *uno, due, tre*. Elle se demanda si Atlas avait passé du temps en Italie, cette année, s'il s'était seulement rendu en Europe.

En équilibre sur la marche supérieure, Avery libéra la trappe et s'avança dans l'obscurité balayée par le vent.

Sous le rugissement assourdissant de ce dernier, elle capta le grondement sourd des diverses machines installées sur le toit autour d'elle, protégées par des caissons étanches ou tapies sous des panneaux photovoltaïques. Les dalles métalliques de la plateforme étaient froides sous ses pieds nus. Des poutres en acier jaillissaient de chaque coin et se rejoignaient au-dessus de sa tête pour former la pointe iconique de la Tour.

La nuit était claire, sans aucun nuage pour mouiller les cils d'Avery ou déposer des perles d'humidité sur sa peau. Les étoiles scintillaient tel du verre brisé dans l'inconcevable immensité du ciel nocturne. Si quelqu'un savait qu'elle était montée là, Avery serait privée de sortie à vie. Tout accès extérieur au-dessus du 150<sup>e</sup> étage était strictement interdit ; d'épais panneaux en verre de polyéthylène protégeaient les terrasses contre les vents violents.

Avery se demanda si quelqu'un d'autre qu'elle avait déjà mis les pieds ici. Des barrières de sécurité bordaient un côté du toit, sans doute au cas où des ouvriers de maintenance monteraient ici, mais à sa connaissance ce n'était jamais arrivé.

Elle n'en avait jamais parlé à Atlas. C'était l'un des deux seuls secrets qu'elle lui cachait. Si son frère l'avait découvert, il aurait fait en sorte qu'elle ne puisse pas revenir, et Avery n'aurait pas supporté de renoncer à cette liberté. Elle aimait monter sur le toit, sentir le vent cingler son visage et emmêler ses cheveux, la faire larmoyer, et hurler si fort qu'il noyait ses pensées incontrôlables.

Elle se rapprocha du bord en savourant le vertige qui lui nouait l'estomac tandis qu'elle balayait la ville du regard. En contrebas, les monorails ondulaient dans les airs tels des serpents fluorescents. L'horizon semblait impossiblement loin ; la vue de la jeune fille portait depuis les lumières du New Jersey à l'ouest jusqu'aux rues du Sprawl au sud, à Brooklyn à l'est et, au-delà, à l'éclat couleur d'étain de l'Atlantique.

Sous ses pieds nus se dressait la plus grande structure existant sur Terre, un monde complet en soi. C'était si étrange de penser qu'elle surplombait des millions de gens qui mangeaient, dormaient, rêvaient et se touchaient... Avery cligna des yeux, en proie à une solitude aussi subite qu'aiguë. Ils étaient tous des étrangers pour elle, y compris ceux qu'elle connaissait. Que savait-elle d'eux, ou d'elle-même, ou de quoi que ce soit dans cette vie ?

La jeune fille s'accouda à la balustrade en frissonnant. Un seul faux mouvement pourrait la faire basculer dans le vide. Une fois de plus, elle se demanda ce qu'elle ressentirait durant une chute de quatre kilomètres de haut. Elle imagina que ce serait sans doute paisible, cette impression d'apesanteur alors même qu'elle atteindrait la vitesse maximale. Elle mourrait d'une crise cardiaque longtemps avant de toucher le sol. Fermant les yeux, elle se pencha en avant et crispa sur le bord ses orteils aux ongles vernis en argent. À cet instant précis, la face interne de ses paupières s'alluma comme ses lentilles lui signalaient un appel entrant.

Avery hésita, une vague d'excitation coupable la submergeant à la vue de son nom. Elle avait si bien réussi à éviter ça pendant tout l'été, en se distrayant d'abord avec le programme d'études à Florence et plus récemment avec Zay ! Mais finalement elle se détourna et redescendit rapidement l'échelle.

– Salut, lança-t-elle, un peu essoufflée, une fois qu'elle eut regagné le garde-manger, chuchotant même s'il n'y avait personne pour l'entendre. Tu ne m'avais pas appelée depuis un bail. Où es-tu ?

– Dans un nouvel endroit. Tu adorerais. (Sa voix était toujours la même à l'oreille d'Avery, aussi chaude et veloutée.) Comment ça va, Aves ?

Telle était la raison pour laquelle Avery devait sortir sur le toit de la Tour en pleine tempête afin d'échapper à ses propres pensées, à cette partie de sa conception génétique qui avait si mal tourné.

À l'autre bout du fil, son frère Atlas était la raison pour laquelle elle ne voulait embrasser personne d'autre.

## Leda

Comme l'hélico traversait l'East River pour pénétrer dans Manhattan, Leda Cole se pencha en avant et pressa son visage contre le flexiverre pour mieux voir.

Le premier aperçu de la ville avait toujours quelque chose de magique, surtout à cette heure, quand les vitres des étages supérieurs flamboyaient dans le soleil de l'après-midi. Sous la surface de néochrome, Leda entrevit des éclairs de couleur aux endroits où fusaient les ascenseurs, telles les veines de la ville faisant circuler son sang de haut en bas. C'était comme toujours à la fois terriblement moderne et, quelque part, intemporel, songea la jeune fille. Elle avait contemplé d'innombrables photos de l'ancienne skyline de New York, celle que les gens trouvaient toujours si romantique. Mais comparée à la Tour, elle lui avait toujours paru laide et agressive.

– Contente de rentrer ? demanda prudemment sa mère en lui jetant un coup d'œil depuis l'autre côté de l'allée.

Leda hocha brièvement la tête sans se donner la peine de répondre. C'était à peine si elle avait adressé la parole à ses parents depuis qu'ils étaient venus la chercher à la clinique de désintoxication le matin même. Ou, pour être franche, depuis l'incident survenu en juillet suite auquel ils l'avaient expédiée là-bas.

– On peut commander chez Miatza ce soir ? J'ai envie d'un burger de dodo depuis des semaines, lança son frère Jamie dans un effort flagrant pour lui remonter le moral.

Leda l'ignora. Jamie n'avait que onze mois de plus qu'elle, et il entrerait bientôt en terminale, mais tous deux n'avaient jamais été proches. Probablement parce qu'ils ne se ressemblaient pas le moins du monde.

Tout chez Jamie était simple et direct, et il ne semblait jamais s'inquiéter pour quoi que ce soit. Même physiquement, Leda et lui étaient aux antipodes l'un de l'autre : elle, la peau sombre, petite et menue comme leur mère ; lui, presque aussi pâle que leur père et l'air toujours débraillé malgré les efforts de sa sœur. Là, par exemple, il arborait une barbe clairsemée qu'il avait apparemment mis tout l'été à faire pousser.

– C'est Leda qui choisit, décréta leur père.

Comme si la laisser choisir ce qu'ils mangeraient ce soir allait compenser tout le reste.

– Je m'en fous.

Leda baissa les yeux vers son poignet. Les deux piqûres minuscules, laissées par le bracelet électronique qui lui avait collé à la peau tout l'été, étaient les seuls vestiges du temps passé à Silver Cove – qui, de façon assez perverse, se trouvait très loin de l'océan, dans le centre du Nevada.

Non que Leda puisse blâmer ses parents. À leur place, elle aussi se serait envoyée en désintox après la scène dont ils avaient été témoins en juillet. Elle était dans tous ses états à son arrivée au centre, folle de rage et agressive à cause de la xenperhédrine qu'elle avait prise avec Dieu seul savait quoi d'autre. Il lui avait fallu une journée entière sous ce que les autres filles de Silver Cove appelaient « la Potion du Bonheur » – un puissant mélange de sédatifs et de dopamine administré en intraveineuse – avant de seulement consentir à adresser la parole aux docteurs.

Mais au fur et à mesure que son système éliminait la drogue, le goût amer de son ressentiment avait commencé à s'estomper. Au lieu de ça, Leda avait été submergée par une honte poisseuse et répugnante. Elle s'était toujours promis qu'elle garderait le contrôle, qu'elle ne deviendrait pas une de ces junkies pathétiques qu'on vous montrait dans les hologrammes de prévention à l'école. Et pourtant, elle se retrouvait là avec une aiguille plantée dans le bras.

« Tout va bien ? » avait demandé une des infirmières en voyant la tête qu'elle faisait.

*Ne pleure jamais en public*, s'était exhortée Leda en clignant des yeux pour chasser ses larmes.

« Oui, oui », avait-elle répondu d'une voix qui ne tremblait pas.

Elle avait fini par trouver une sorte de sérénité en désintox, non grâce à son imbécile de psy, mais à travers la méditation. Elle passait presque toutes ses matinées assise en tailleur, à répéter les mantras du gourou Vashmi. *De la résolution en toute chose. Je suis ma propre meilleure alliée. Je me suffis à moi-même.*

Parfois, elle ouvrait les yeux et regardait les autres filles autour d'elle à travers la fumée mauve du tipi de yoga. Toutes avaient une expression hantée, traquée, comme si on les avait poursuivies jusqu'ici et qu'elles avaient trop peur pour s'en aller. *Je ne suis pas comme elles*, se répétait Leda en redressant les épaules et en fermant de nouveau les yeux. Contrairement à ces filles, elle n'avait pas besoin de la drogue. Elle était capable de s'en passer.

Ils ne se trouvaient plus qu'à quelques minutes de la Tour. Une brusque anxiété tordit le ventre de Leda. Était-elle vraiment prête à revenir là, à affronter toutes les choses qui lui avaient fait perdre les pédales en premier lieu ?

Enfin non, pas toutes. Atlas n'était pas revenu.

Les yeux clos, Leda marmonna quelques mots pour demander à ses lentilles d'ouvrir sa boîte de réception, qu'elle consultait sans cesse depuis qu'elle avait récupéré une connexion au sortir du centre le matin même. Trois mille messages bipèrent aussitôt à ses oreilles, invitations et alertes vidéo s'enchaînant telle une cascade de notes flûtées pour solliciter son attention d'une manière étrangement apaisante.

Le premier de ces messages venait d'Avery. *Quand rentres-tu ?*

Chaque été, les parents de Leda la forçaient à les accompagner durant leur visite annuelle « chez eux », à Podunk, dans l'Illinois – autant dire au milieu de nulle part.

« Chez moi, c'est à New York », protestait systématiquement Leda.

Mais ses parents l'ignoraient. Franchement, elle ne comprenait même pas la raison de ces voyages. Si, comme eux, elle avait quitté Danville juste après son mariage pour s'installer à New York au moment où la construction de la Tour s'achevait, et qu'elle avait

lentement gravi les étages jusqu'aux niveaux supérieurs si convoités, jamais elle n'aurait daigné regarder en arrière.

Pourtant, ses parents tenaient à retourner dans leur ville natale chaque année pour y séjourner chez les grands-parents de Jamie et de Leda, dans une maison zéro-tech où il n'y avait rien d'autre à manger que du beurre de soja et des plateaux-repas surgelés. Leda aimait bien ça du temps où elle était gamine et considérait ces vacances comme une aventure. Mais en grandissant, elle avait supplié ses parents de la laisser à New York. Elle n'aimait plus voir ses cousins, qui portaient des vêtements vulgaires produits en série et avaient d'étranges iris dépourvus de lentilles. Mais malgré toutes ses protestations, elle n'avait jamais réussi à se soustraire à ce séjour. Jusqu'à cette année.

*Je viens d'arriver !* répondit-elle en prononçant les mots à voix haute et en hochant la tête pour les envoyer sous forme de message. Une partie d'elle savait qu'elle aurait dû parler à Avery de Silver Cove : pendant sa désintox, les docteurs avaient beaucoup insisté sur le fait qu'il fallait assumer son addiction et demander de l'aide à ses amis. Mais à cette seule idée, Leda agrippa le siège sous elle jusqu'à ce que ses jointures blêmissent. Elle ne pouvait pas faire ça, ne pouvait pas révéler une telle faiblesse à sa meilleure amie si parfaite. Bien sûr, Avery ne se moquerait pas d'elle, mais Leda soupçonnait que, dans le fond, elle la jugerait, et qu'elle la traiterait différemment à partir de cet instant. Elle ne pourrait pas le supporter.

Avery connaissait déjà une petite partie de la vérité. Elle savait que Leda prenait parfois de la xenperhédrine avant les examens, pour affûter son intelligence, et qu'il lui était arrivé d'essayer des trucs plus forts avec Cord, Rick et le reste de la bande. Mais elle ne se doutait pas que c'était devenu aussi grave vers la fin de l'année précédente, après leur séjour dans les Andes – et elle ignorait certainement la vérité à propos de cet été.

Ils arrivèrent au niveau de la Tour. Un moment, l'hélico tangua comme s'il était ivre à l'entrée de l'hélicad du 700<sup>e</sup> étage ; même avec ses stabilisateurs, il peinait à maintenir sa position au milieu des bourrasques qui cinglaient la Tour. Puis, d'une dernière poussée, il se propulsa à l'intérieur du hangar et se posa.

Leda se déplia pour sortir de l'appareil et descendit les marches à la suite de ses parents. Sa mère était déjà au téléphone, en train

de marmonner quelque chose au sujet d'un contrat qui avait mal tourné.

– Leda !

Une tornade blonde se jeta sur elle pour la serrer dans ses bras.

– Avery.

Leda sourit dans les cheveux de son amie et se dégagea avec douceur. Elle recula d'un pas, leva les yeux et défaillit un instant comme ses vieux complexes revenaient à la charge. Voir Avery lui faisait toujours un choc. Elle essayait de ne pas se laisser affecter, mais parfois, elle ne pouvait s'empêcher de penser que c'était trop injuste. Avery menait déjà une vie parfaite dans le penthouse du 1000<sup>e</sup> étage. Fallait-il en plus de ça qu'elle soit elle-même parfaite ? Chaque fois qu'elle la voyait à côté des Fuller, Leda avait du mal à croire qu'elle avait été conçue à partir de leur ADN.

Parfois, ça craignait vraiment d'être la meilleure amie d'une fille trop sublime pour avoir été créée par la nature. Leda, elle, était sans doute le résultat d'une soirée d'anniversaire de mariage un peu trop arrosée à la tequila.

– On va se balader ? implora Avery.

Mais Leda n'avait pas besoin d'être convaincue.

– Oui, répondit-elle.

Elle aurait fait n'importe quoi pour son amie, en n'importe quelles circonstances.

Avery se tourna vers ses parents pour les embrasser.

– Monsieur Cole, madame Cole, c'est bon de vous revoir.

Leda les regarda rire et rendre son étreinte à la jeune fille telles des fleurs s'épanouissant au soleil. Nul n'était immunisé contre le charme enchanteur d'Avery.

– Je peux vous voler votre fille ? demanda cette dernière.

Bien sûr, les Cole acquiescèrent.

– Merci ! Je vous la ramène pour le dîner, lança Avery en glissant un bras sous celui de Leda pour l'entraîner vers l'avenue du 700<sup>e</sup> étage.

– Attends une seconde. (À côté de son amie en jupe rouge bien repassée et top coupé au-dessus du nombril, Leda se sentait horriblement terne avec sa tenue de sortie de désintox – un jean et un simple T-shirt gris.) Si on sort, je veux d'abord me changer.

– Je pensais qu'on irait juste au parc. (Avery cligna rapidement des paupières, ses yeux faisant de rapides allers-retours de

gauche à droite comme elle appelait un hover.) La plupart des filles traînent là-bas en ce moment, et elles veulent toutes te voir. Ça te va ?

– Pas de problème, répondit Leda, ravalant une pointe d’irritation parce qu’elle aurait préféré rester en tête à tête avec Avery.

Elles sortirent par la double porte de l’héliport et s’engagèrent dans l’avenue, une énorme plate-forme de transport qui s’étendait le long de plusieurs blocs d’habitation. Au-dessus de leur tête, les plafonds brillaient d’une lumière bleu vif largement aussi belle que tout ce que Leda avait pu voir durant ses promenades à Silver Cove. Mais elle n’était pas du genre à rechercher la beauté dans la nature : c’était un terme qu’elle réservait aux robes et aux bijoux très chers, ainsi qu’au visage d’Avery.

– Alors, raconte-moi, réclama son amie de son ton direct si habituel, tandis qu’elles longeaient le trottoir en composite de carbone bordant les pistes de hover argentées.

Des snackbots cylindriques filaient en bourdonnant sur leurs roues énormes, vendant des capsules de café et des fruits déshydratés.

– Quoi ?

Leda tenta de se concentrer. Un flot presque ininterrompu de hovers s’écoulait sur sa gauche ; les véhicules agiles, verts ou rouges selon qu’ils étaient libres ou occupés, coordonnaient leurs mouvements comme ceux d’un banc de poissons. Instinctivement, Leda se rapprocha un peu d’Avery.

– L’Illinois. C’était aussi terrible que d’habitude ? (Le regard d’Avery se fit distant.) Appeler hover, dit-elle entre ses dents, tandis que l’un des véhicules se détachait de la masse.

Leda esquaiva la question.

– Tu veux aller jusqu’au parc en hover ? demanda-t-elle en s’efforçant d’avoir l’air normale.

Elle avait oublié le grouillement humain à l’intérieur de la Tour – les parents qui traînaient leurs enfants, les hommes et femmes d’affaires qui parlaient d’une voix forte à leurs contacts, les couples qui se tenaient par la main... Après le calme soigneusement étudié de la désintox, elle se sentait submergée.

– Tu viens juste de rentrer, c’est une occasion spéciale ! s’exclama Avery.

Leda prit une grande inspiration et sourit comme leur hover s'arrêtait devant elles. C'était un véhicule étroit à deux sièges, tapissé d'un luxueux revêtement coquille d'œuf, qui flottait plusieurs centimètres au-dessus du sol grâce aux barres de propulsion électromagnétique encastrées dans son plancher. Avery s'installa face à Leda et entra leur destination, mettant le hover en route.

– Peut-être que l'an prochain, ils te laisseront y échapper. Et on en profitera pour voyager ensemble, toi et moi, reprit-elle tandis que le hover descendait le long d'un des corridors verticaux de la Tour.

Les bandes d'éclairage jaunes sur les murs dansaient en projetant d'étranges motifs sur ses pommettes.

– Peut-être. (Leda haussa les épaules. Elle voulait changer de sujet.) Au fait, tu es super bronzée. Tu as pris le soleil à Florence ?

– À Monaco. Les plus belles plages du monde.

– Pas plus belles que celle de la maison de ta grand-mère dans le Maine.

Les deux filles y avaient passé une semaine à la fin de leur année de troisième, à se prélasser dehors et à siroter le porto de mamie Lasserre en douce.

– Exact. Il n'y avait même pas de sauveteurs mignons à Monaco, gloussa Avery.

Leur hover ralentit, tourna au 307° et poursuivit son déplacement à l'horizontale. En principe, se rendre dans un étage si bas était considéré comme une grave dégringolade, mais les visites à Central Park constituaient une exception à la règle. Alors qu'elles s'arrêtaient à l'entrée nord-nord-est, Avery se tourna vers Leda, l'air subitement grave.

– Je suis contente que tu sois rentrée, Leda. Tu m'as manqué cet été.

– Toi aussi, murmura son amie.

Elle suivit Avery à l'intérieur du parc, dépassant le fameux cerisier transplanté du Central Park originel. Quelques touristes accoudés à la barrière qui l'entourait prenaient des photos et lisaient son histoire sur l'écran tactile interactif. Il ne restait rien d'autre du parc originel enfoui sous les fondations de la Tour, bien loin sous leurs pieds.

Les deux filles tournèrent en direction de la colline sur laquelle Leda savait déjà qu'elles trouveraient leurs amies. Avery et elle

avaient découvert cet endroit pendant leur année de cinquième et, après maintes expériences, elles avaient conclu qu'il était idéal pour s'imprégner des rayons sans UV de la lampe solaire. Sur leur passage, la spectraherbe qui bordait le chemin vira du vert menthe au mauve. Un gnome de dessin animé holographique s'élança sur leur gauche, poursuivi par une bande de gamins piaillant de joie.

– Avery ! (Risha fut la première à les apercevoir. Les autres filles, toutes allongées sur des draps de bain aux couleurs vives, levèrent les yeux et agitèrent la main.) Hé, Leda ! Tu es rentrée quand ?

Avery se laissa tomber au centre du groupe en coinçant une mèche de cheveux dorée derrière une de ses oreilles, et Leda s'assit près d'elle.

– À l'instant. J'arrive tout droit de l'héliport, dit-elle en sortant de son sac les lunettes de soleil vintage de sa mère.

Bien sûr, elle aurait pu mettre ses lentilles en mode blocage de lumière, mais ces lunettes étaient en quelque sorte sa signature visuelle. Et la jeune fille aimait qu'elles rendent son expression indéchiffrable.

– Où est Eris ? demanda-t-elle.

Celle-ci ne lui manquait pas franchement, mais il était rare qu'elle rate une occasion de bronzer.

– Probablement en train de faire les magasins. Ou avec Cord, répondit Ming Jiaozu avec une amertume évidente.

Prise au dépourvu, Leda garda le silence. Elle n'avait rien lu sur Eris et Cord quand elle avait consulté les flux ce matin-là. D'un autre côté, elle n'avait jamais réussi à suivre Eris, qui était sortie – ou avait failli sortir – avec presque la moitié des mecs et des nanas de leur classe, certains à plusieurs reprises. Mais Eris était la plus vieille amie d'Avery, et elle appartenait à une famille riche depuis plusieurs générations, si bien qu'on lui passait quasiment n'importe quoi.

– Comment c'était, tes vacances ? interrogea Ming. Tu es allée dans l'Illinois avec ta famille, c'est bien ça ?

– Ouais.

– Ça doit être horrible de se retrouver coincée au milieu de nulle part, insinua la jeune fille sur un ton doucereux.

– J'ai survécu, répondit Leda sur un ton léger, en ignorant la provocation.

Ming savait combien elle détestait parler des origines de ses parents. Cela lui rappelait qu'elle ne venait pas du même monde que ses camarades, qu'elle n'avait emménagé dans les niveaux supérieurs de la Tour que pendant son année de cinquième, après avoir vécu des années dans la banlieue de la miTour.

– Et toi ? lança-t-elle. C'était bien, l'Espagne ? Tu t'es fait des copains là-bas ?

– Pas vraiment.

– C'est drôle. D'après ce que j'ai vu dans les flux, tu avais l'air vraiment très proche d'un autochtone.

Au milieu du téléchargement massif qu'elle avait fait dans l'avion, Leda avait aperçu quelques clichés de Ming avec un garçon d'allure hispanique, et elle devinait qu'il s'était passé quelque chose entre eux – un peu à cause de leur langage corporel et de l'absence de légendes, mais surtout à cause de la rougeur qui envahissait à présent le cou de sa camarade.

Ming garda le silence, et Leda s'autorisa un petit sourire. Quand les gens s'en prenaient à elle, elle ripostait.

– Avery, dit Jess McClane en se penchant vers elle. Tu n'aurais pas rompu avec Zay, par hasard ? Je l'ai croisé tout à l'heure, et il avait l'air déprimé.

– Ouais, répondit lentement Avery. Enfin, je crois. Je l'aime bien, mais...

Elle n'acheva pas sa phrase.

– Allez, Avery ! Fais-le une bonne fois pour toutes et passe à autre chose ! s'exclama Jess, les gros bracelets d'or à ses poignets scintillant dans la lumière du panneau solaire. Tu attends quoi exactement ? Ou plutôt devrais-je demander : tu attends qui ?

– Laisse tomber, Jess, aboya Leda. Tu es mal placée pour parler de ça.

Les gens faisaient toujours ce genre de remarque à Avery parce qu'il n'y avait rien d'autre à critiquer chez elle. Mais c'était encore plus insupportable venant de Jess qui était tout aussi vierge.

– Détrompe-toi, répliqua cette dernière sur un ton éloquent.

Elle fut saluée par un chœur de piaillements : « Quoi, avec Patrick ? », « Où ? » « Quand ? » – et se fendit d'un sourire triomphant, visiblement impatiente de fournir tous les détails à ses amies. Leda fit mine d'écouter : pour ce que les autres en savaient,

elle aussi était vierge. Elle n'avait dit la vérité à personne, pas même à Avery, et elle ne le ferait jamais.

C'était arrivé en janvier, pendant leurs vacances d'hiver à Catyan. Leurs familles s'y rendaient depuis des années – les Fuller et les Anderton au début, puis les Cole s'étaient joints à eux quand Leda et Avery étaient devenues si proches. Les Andes restaient le meilleur endroit sur Terre pour skier ; même le Colorado et les Alpes s'en remettaient désormais presque exclusivement à des canons à neige. Il n'y avait guère que sur les plus hauts pics chiliens qu'on trouvait encore assez de neige naturelle.

Le lendemain de leur arrivée, ils étaient tous sortis faire du drone-ski – Avery, Leda, Atlas, Jamie, Cord et même le frère aîné de ce dernier, Brice. Sautant du siège de leurs drones individuels, ils atterrissaient sur la poudreuse, filaient à travers les arbres et tendaient les bras pour se raccrocher à leur drone avant de tomber depuis le bord du glacier.

Leda n'était pas aussi bonne skieuse que les autres, mais elle avait gobé une pastille d'adrénaline pendant la montée et elle se sentait bien, presque aussi bien que quand elle piquait les meilleurs comprimés de sa mère. Elle avait suivi Atlas en faisant de son mieux pour ne pas se laisser distancer. Elle adorait la façon dont le vent griffait sa combinaison en polyduvet, et n'entendait rien d'autre que le sifflement de ses skis sur la neige et, par-dessous, l'écho grave du vide. Elle avait songé que, vraiment, ils tentaient le diable en filant dans l'air rare du glacier à la lisière du ciel.

Puis Avery avait hurlé.

La suite se brouillait dans son esprit. Leda avait tâtonné à l'intérieur de son gant pour enfoncer le bouton rouge d'urgence qui appellerait son drone-ski, mais déjà, celui d'Avery ramassait la jeune fille quelques mètres plus loin, sa jambe formant un angle horrible.

Le temps que ses amis regagnent la suite au dernier étage de l'hôtel, Avery se trouvait déjà à bord d'un jet qui la ramenait à la maison. Elle se rétablirait très vite, leur avait assuré M. Fuller ; elle avait juste besoin qu'on ressoude son genou, et il voulait qu'elle voie les meilleurs experts de New York. Leda savait ce que ça signifiait. Après l'opération, Avery se rendrait au cabinet d'Everett

Radson pour qu'il efface la cicatrice au microlaser. Que Dieu la préserve de la moindre marque sur son corps parfait.

Plus tard ce soir-là, les autres jeunes faisaient trempette dans le jacuzzi de la terrasse et se passaient des bouteilles de crème de whisky glacée en portant des toasts à Avery, aux Andes et à la neige qui commençait à tomber. Comme cette dernière s'épaississait, ils avaient fini par grommeler en signe de protestation et par se replier dans leur lit. Mais Leda, qui était assise près d'Atlas, n'avait pas bougé, et lui non plus.

Elle le désirait depuis des années, depuis qu'Avery et elle étaient devenues amies, depuis la première fois qu'elle l'avait rencontré chez les Fuller, quand il les avait surprises en train de chanter des chansons de Disney et que, de honte, Leda avait viré à l'écarlate. Mais jamais elle n'avait pensé avoir la moindre chance avec lui. D'une part, il avait deux ans de plus qu'elle, d'autre part, c'était le frère d'Avery. Jusqu'à cet instant où tout le monde avait déserté le jacuzzi et où Leda avait hésité en se demandant si, peut-être, avec un peu de chance... Elle avait une conscience aiguë de son genou qui effleurait celui d'Atlas sous l'eau, déclenchant des picotements le long de tout son flanc gauche.

– Tu en veux ? murmura le jeune homme en lui passant la bouteille.

– Merci.

Leda se força à détacher son regard des cils d'Atlas, auxquels des flocons de neige s'accrochaient telles de minuscules étoiles. Elle but une longue gorgée de crème de whisky. L'alcool sucré comme un dessert coula tout seul dans sa gorge en laissant une brûlure dans son sillage. La tête de Leda lui tourna à cause de la chaleur du jacuzzi et de la proximité d'Atlas. Peut-être les effets du comprimé d'adrénaline ne s'étaient-ils pas tout à fait dissipés, ou peut-être était-ce sa propre excitation qui la rendait étrangement audacieuse.

– Atlas, dit-elle doucement.

Quand il se tourna vers elle en levant un sourcil, elle se pencha et l'embrassa.

Après un instant d'hésitation, Atlas lui rendit son baiser, levant les mains pour les glisser dans ses épaisses boucles saupoudrées de neige. Leda perdit toute notion du temps. À un moment donné, le haut de son bikini vola, et son bas aussi – bon, ce n'était pas

comme si elle portait un tas de vêtements à la base – et Atlas chuchota :

– Tu es sûre ?

Leda acquiesça, le cœur battant la chamade. Évidemment qu'elle était sûre. Elle n'avait jamais été aussi sûre de quoi que ce soit dans sa vie.

Le lendemain matin, elle entra dans la cuisine d'un pas sautillant, les cheveux encore humides de la vapeur du jacuzzi, le souvenir des caresses d'Atlas gravé sur sa peau comme un tatouage à l'encre indélébile. Mais il n'était plus là.

Il avait pris le premier jet pour rentrer à New York – et se rendre au chevet de sa sœur, selon leur père. Leda avait acquiescé calmement mais, à l'intérieur, elle avait la nausée. Elle connaissait la véritable raison du départ d'Atlas. Il l'évitait. *D'accord*, avait-elle songé, un tourbillon de colère engloutissant sa souffrance. Elle allait lui montrer. Elle aussi, elle se ficherait de ce qui s'était passé entre eux.

Mais elle n'avait jamais eu l'occasion de lui prouver son indifférence. Atlas avait disparu plus tard dans la semaine, avant la reprise des cours, alors qu'il aurait dû entamer le troisième trimestre de son année de terminale. Sa famille l'avait recherché de manière aussi frénétique que brève, s'interrompant en apprenant que le jeune homme allait bien.

Presque un an plus tard, la disparition d'Atlas n'intéressait plus personne. En public, ses parents la traitaient comme une lubie juvénile dont on ne pouvait que rire. Combien de fois Leda les avait-elle entendus, durant un cocktail, affirmer qu'il avait pris une année sabbatique pour parcourir le monde, et qu'ils en avaient eux-mêmes eu l'idée ? C'était leur version des faits et ils s'y tenaient, mais Avery avait raconté la vérité à Leda. Les Fuller ignoraient où se trouvait leur fils et même s'il rentrerait un jour. Atlas appelait régulièrement sa sœur pour la rassurer, mais en cryptant le point d'origine de son appel, et toujours quand il s'apprêtait à changer d'endroit.

Leda n'avait jamais avoué à Avery ce qui s'était passé cette nuit dans les Andes. Elle ne savait pas comment aborder le sujet depuis la disparition d'Atlas, et plus longtemps elle gardait son secret, plus c'était difficile. Ça lui faisait mal de penser que le seul garçon à qui elle ait jamais tenu s'était littéralement enfui après

avoir couché avec elle. Leda tentait d'entretenir sa colère contre lui, parce que c'était toujours mieux que de souffrir bêtement. Mais même la colère ne suffisait pas à faire taire la douleur sourde qui pulsait en elle chaque fois qu'elle pensait à lui.

Et voilà comment elle avait atterri en désintox.

– Tu viens avec moi, Leda ? (La voix d'Avery l'arracha à ses ruminations.) Au bureau de mon père, chercher quelque chose, répéta son amie, écarquillant les yeux d'un air entendu.

Le bureau de son père était l'excuse qu'elles utilisaient depuis des années quand l'une d'elles voulait se soustraire à la compagnie du reste de la bande.

– Ton père n'a pas de bots messagers ? s'étonna Ming.

Leda l'ignora.

– Bien sûr que si, répondit-elle en se levant et en époussetant l'herbe de son jean. Allons-y.

Avery et elle agitèrent la main pour dire au revoir aux autres et s'engagèrent dans l'allée qui menait à la station de transport la plus proche, où la colonne transparente de la ligne express C fusait vers le ciel. À travers ses parois, Leda vit un groupe de femmes âgées qui discutaient avec animation, et un enfant de deux ou trois ans qui se curait le nez.

– Atlas m'a appelée hier soir, chuchota Avery comme elles s'arrêtaient sur la plate-forme montante.

Leda se raidit. Elle savait qu'Avery avait cessé de prévenir ses parents quand son frère se manifestait : d'après elle, ça les bouleversait inutilement. Tout de même, elle trouvait ça étrange que son amie n'en parle à personne d'autre.

En même temps, Avery avait toujours eu une attitude étrangement protectrice vis-à-vis d'Atlas. Chaque fois qu'il sortait avec une fille, elle se montrait polie mais un peu froide envers cette dernière, comme si elle n'approuvait pas ou pensait qu'Atlas faisait une erreur. Leda se demanda si ça avait un rapport avec le fait qu'Atlas était adopté – si Avery craignait qu'il soit plus vulnérable à cause de ça et, du coup, se sentait tenue de veiller sur lui.

– Vraiment ? demanda-t-elle en s'efforçant de maîtriser sa voix. Tu sais où il était ?

– J'ai entendu des voix fortes dans le fond. Un bar, sans doute. (Avery haussa les épaules.) Tu sais comment il est.

*Pas vraiment, non.* Si elle comprenait Atlas, Leda aurait peut-être réussi à mettre de l'ordre dans ses propres sentiments confus. Elle pressa le bras de son amie.

– Bref, dit Avery avec une gaieté forcée. Il rentrera bientôt, quand il sera prêt. Pas vrai ?

Elle dévisagea Leda d'un air interrogateur. Un instant, cette dernière songea combien Avery lui rappelait Atlas. Certes, ils n'étaient pas liés par le sang, mais ils avaient la même intensité brûlante qui, quand ils la tournaient vers vous, vous aveuglait aussi sûrement que regarder le soleil en face.

Mal à l'aise, Leda se dandina.

– Oui, bien sûr. Il rentrera bientôt.

Elle pria pour que ça ne soit pas vrai, et en même temps elle ne pouvait s'empêcher d'espérer le contraire.

## Rylin

Le lendemain soir, Rylin Myers se tenait devant la porte de son appartement, luttant pour agiter sa bague d'identité au-dessus du scanner tout en tenant un sac d'épicerie dans le creux d'un bras et une cannette de boisson énergétique à moitié pleine dans l'autre main.

Bien sûr, songea-t-elle en donnant un coup de pied rageur dans la porte, ce ne serait pas un problème si elles avaient un scanner rétinien, ou les mêmes lentilles informatisées trop classes que les jeunes de la hauteTour. Mais personne ne pouvait se payer ce genre de chose là où vivait Rylin, au 32<sup>e</sup>.

Alors qu'elle s'apprêtait à donner un autre coup de pied, la porte s'ouvrit.

– Enfin, marmonna Rylin en passant devant sa sœur de quatorze ans.

– Ça n'arriverait pas si tu faisais réparer ta bague comme je n'arrête pas de te le dire, lança Chrissa. D'un autre côté, tu donnerais quoi comme excuse ? « Désolée, officier, je l'utilise tout le temps pour ouvrir des bouteilles de bière, et maintenant elle ne marche plus » ?

Rylin l'ignora. Avalant une grande gorgée de sa boisson énergétique, elle hissa le sac d'épicerie sur le plan de travail et jeta à sa sœur une boîte de riz légumes.

– Tu peux ranger ça ? Je suis en retard.

Le STIE – Système de transport intra-étage – était encore en

panne, aussi avait-elle dû marcher vingt blocs depuis l'ascenseur jusqu'à leur appartement.

Chrissa leva les yeux.

– Tu sors *ce soir* ? s'étrangla-t-elle.

Elle avait hérité des traits doux de leur mère coréenne, de son nez délicat et de ses sourcils arqués, tandis que Rylin ressemblait davantage à leur père à la mâchoire carrée. Mais toutes deux partageaient les yeux vert vif de leur mère, qui brillaient tels des béryls.

– Euh, ouais. C'est samedi, répondit Rylin en faisant semblant de ne pas comprendre ce qu'avait voulu dire sa sœur.

Elle n'avait aucune envie de parler de ce qui s'était passé ce jour-là un an auparavant – la mort de leur mère et la destruction de leur monde. Jamais elle n'oublierait les gens de la Protection de l'enfance qui étaient venus chez elles le soir même, pendant qu'elles pleuraient encore dans les bras l'une de l'autre, pour leur parler du système de familles d'accueil.

Rylin les avait écoutés un moment tandis que Chrissa continuait à sangloter sur son épaule. Sa sœur était intelligente, vraiment intelligente, et assez bonne au volley pour avoir une chance de décrocher une bourse universitaire. Mais Rylin en savait assez sur les foyers pour deviner comment ça les transformerait – surtout Chrissa.

Elle aurait fait n'importe quoi pour préserver le reste de sa famille, quel qu'en soit le prix.

Dès le lendemain, elle s'était rendue au tribunal familial le plus proche pour se faire déclarer légalement adulte et désormais travailler à plein temps à l'arrêt de monorail, même si c'était un boulot affreux. Quel autre choix avait-elle ? Déjà, c'était à peine si elles s'en sortaient : Rylin venait de recevoir un autre avertissement de leur propriétaire, parce qu'elles avaient au moins un mois de loyer en retard. Sans parler des notes d'hôpital de leur mère. Rylin s'efforçait de les payer depuis un an, mais le taux d'intérêt était si élevé que ses dettes ne cessaient d'augmenter. Parfois, il lui semblait qu'elle n'en viendrait jamais à bout.

Telle était leur vie actuellement, et elle n'était pas près de changer.

– S'il te plaît, Rylin.

– Je suis déjà en retard, répliqua la jeune fille en battant en retraite dans sa moitié de leur chambre minuscule, délimitée par une corde.

Elle ne pensait qu'à ce qu'elle allait porter, au fait qu'elle ne devait pas retourner au boulot avant trente-six heures, à tout sauf au reproche dans les yeux verts de sa sœur qui ressemblaient si douloureusement à ceux de leur mère.

Rylin et son petit ami, Hiral, dévalèrent bruyamment les marches de la Sortie n° 12 de la Tour.

– Ils sont là, marmonna Rylin en levant une main pour se protéger contre l'éclat du soleil.

Leurs amis étaient rassemblés à leur point de rendez-vous habituel, un banc de métal brûlant de l'autre côté de la rue au croisement de la 127<sup>e</sup> et de Morningside.

Rylin jeta un coup d'œil à Hiral.

– Tu es sûr que tu n'as rien sur toi ? demanda-t-elle encore une fois.

Elle n'était pas ravie qu'Hiral ait commencé à dealer – au début, juste à leurs amis, puis à plus grande échelle – mais la semaine avait été longue, et elle était encore sur les nerfs après sa conversation avec Chrissa. Elle se serait volontiers pris une dose de relaxants ou d'hallucilum, n'importe quoi pour faire taire les pensées qui tournaient en rond dans sa tête.

Hiral secoua la tête.

– Désolé, j'ai vendu tout mon stock cette semaine. (Il lui jeta un coup d'œil.) Ça va ?

Rylin garda le silence. Hiral lui prit la main, et elle le laissa faire. Il avait les paumes calleuses à cause de son boulot, et des traces noires sous les ongles. L'année précédente, il avait lâché le bahut pour travailler en tant que technicien et réparer de l'intérieur les ascenseurs massifs de la Tour. Il passait ses journées suspendu des centaines de mètres dans les airs telle une araignée humaine.

– Ry ! s'exclama sa meilleure amie Lux en se précipitant vers elle. (Ses cheveux à la coupe effilée étaient blond cendré cette semaine.) Tu as pu te libérer ! Je craignais que tu ne viennes pas !

– Désolée, j'ai eu un contretemps, s'excusa Rylin.

Andrés ricana.

– Vous aviez de la *transmission* à faire avant le concert ? dit-il en ponctuant sa question d'un geste grossier.

Lux leva les yeux au ciel et serra Rylin dans ses bras.

– Comment tu te sens ? murmura-t-elle.

– Ça va.

Rylin ne savait pas quoi répondre d'autre. Elle était à la fois reconnaissante à Lux de s'être souvenue de la date, et irritée que son amie lui rappelle quel jour on était. Elle se surprit à tripoter le vieux collier de sa mère et le lâcha comme si elle s'était brûlée. N'était-elle pas sortie ce soir précisément pour éviter de penser à sa mère ?

Secouant la tête, elle balaya du regard le reste du groupe. Andrés était vautré sur le banc, obstinément vêtu de son blouson en cuir malgré la chaleur. Hiral se tenait près de lui, sa peau mate brillant dans le soleil couchant. De l'autre côté du banc, Indigo arborait un long T-shirt dont elle avait réussi à se faire une robe, et qu'elle avait associé à des bottes à talons vertigineux.

– Où est V ? s'enquit Rylin.

– Parti chercher de quoi nous amuser. Mais tu comptais peut-être nous fournir toi-même aujourd'hui ? railla Indigo.

– Je me contenterai de consommer, merci, répliqua Rylin.

Indigo leva les yeux au ciel et se remit à envoyer des messages sur sa tablette.

Bien entendu, Rylin prenait des tas de drogues illégales – comme tous ses amis –, mais elle refusait d'en vendre ou d'en acheter. Si personne ne se souciait de quelques ados qui fumaient, la loi était beaucoup plus sévère avec les dealers. Or, si Rylin finissait en prison, Chrissa irait tout droit en famille d'accueil. Elle ne pouvait pas prendre ce risque.

Andrés leva les yeux de sa tablette.

– V nous retrouve sur place. Allons-y.

Un vent brûlant soufflait quelques détritrus le long du trottoir. Rylin les enjamba en prenant une grande inspiration pour se calmer. L'air était peut-être chaud dehors, mais au moins ce n'était pas l'atmosphère recyclée et trop chargée en oxygène de la Tour.

De l'autre côté de la rue, Hiral s'accroupit contre le flanc de la Tour, glissa une lame sous le bord d'un panneau métallique et détacha celui-ci.

– La voie est libre, murmura-t-il.

Sa main effleura celle de Rylin comme la jeune fille franchissait l'ouverture, et ils échangèrent un regard. Puis Rylin pénétra dans la forêt d'acier.

Les bruits de l'extérieur s'évanouirent instantanément, remplacés par un murmure de voix et de rires pâteux, ainsi que par le souffle de l'air recyclé montant depuis les fondations de la Tour. Ils se trouvaient sous le rez-de-chaussée, dans un espace étrange et sombre plein de tuyaux et de colonnes métalliques. Rylin et Lux se déplaçaient furtivement parmi les ombres, saluant du menton les autres jeunes qu'elles croisaient. Un petit groupe d'ados étaient pelotonnés autour de la lueur rosâtre d'un hallucilum. D'autres, à moitié dévêtus et vautrés sur un tas de coussins, s'apprétaient visiblement à entamer une orgie d'Oxytose. Un peu plus loin, Rylin aperçut l'éclat reconnaissable de la porte de la salle des machines et allongea le pas.

– Vous pouvez déjà me remercier, lança une voix jaillie de l'obscurité, manquant faire sursauter Rylin.

V.

Il n'était pas aussi grand qu'Andrés, mais devait peser vingt kilos de plus – et que de muscle. Ses larges épaules et ses bras étaient entièrement couverts de tatouages à l'encre, des motifs qui se formaient, se défaisaient et se reformaient ailleurs sur son corps en un chaos tourbillonnant. Rylin frémit à l'idée de se faire encrer une telle surface de peau.

– D'accord, les gars. (V plongea une main dans son sac et en sortit un tas de patchs dorés gros comme l'ongle du pouce de Rylin.) Qui veut un communal ?

– Putain de merde ! s'exclama Lux en riant. Où tu as trouvé ça ?

– D'enfer ! se réjouit Hiral en tapant dans la main d'Andrés.

– Sérieusement ? protesta Rylin d'une voix qui vint tempérer l'enthousiasme de ses amis.

Elle n'aimait pas les communaux : ils induisaient un trip partagé qui lui semblait invasif, un peu comme si elle couchait avec un groupe d'inconnus. Le pire, c'était d'être incapable de contrôler le trip et de s'en remettre complètement à quelqu'un d'autre pour ça.

– Je croyais qu'on devait fumer ce soir, ajouta-t-elle.

Elle avait même apporté son hallucilum, la petite pipe compacte dans laquelle on pouvait mettre quasiment n'importe quoi : des